

PEINTURE / SCULPTURE / INSTALLATIONS...

La vie d'Adel... Abdessemed

Trois ans après avoir défrayé la chronique à Beaubourg avec son exposition «Je suis innocent», le très controversé Adel Abdessemed fait son retour avec «Jalousies», que l'on peut voir au musée de Vence. Son style est toujours aussi enragé.



Gilles Bensimon

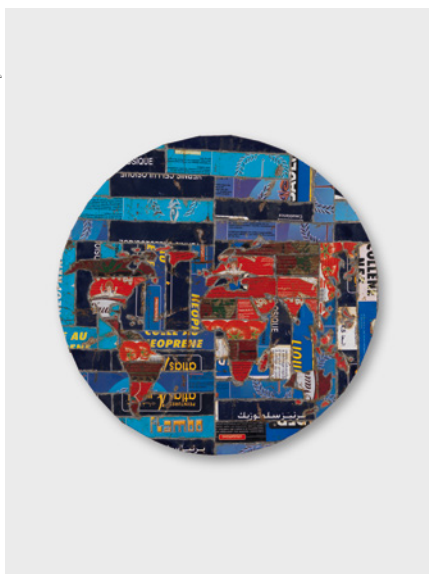
Adel Abdessemed.

Tantôt encensées, tantôt décriées par la critique, les créations d'Adel Abdessemed ne laissent jamais indifférent. Détesté par les uns, loué par les autres, l'artiste de 44 ans doit faire face à la violence de certains commentaires, aussi choquants que ses œuvres. Étranger à cela, quelque part entre Paris et Londres, là où il vit et travaille entouré de sa famille, Adel Abdessemed poursuit son chemin artistique librement. De son domicile londonien, il évoque sans tabou sa vie, son œuvre et son actualité... marquant toujours une petite pause avant de répondre. «*Je suis de ce genre d'artistes dont le temps de la réflexion est beaucoup plus grand que celui de l'exécution*». Chaque mot est pesé dans la bouche de cet être humble et sensible, et ses phrases souvent entrecoupées d'un éclat de rire sincère. Une manière de nous signifier que, avec lui, la porte est toujours entrouverte.

L'Encyclopédie

Adel Abdessemed est né en 1971, à Constantine, au nord-est de l'Algérie, à la place de ce qui constitue aujourd'hui la 3^{ème} ville du pays et où règnent alors le silence et le désert. «*J'ai grandi au sein d'une famille laborieuse, les images y étaient rares, tout comme les textes. Je me souviens de la solitude, de quelques arbres, quelques plantes, les plaines silencieuses à peine perturbées par les jeux d'enfants. C'était un endroit sec et rempli de cicatrices*». Celles de la guerre d'Algérie, notamment. À l'école, Adel Abdessemed tombe sur *L'Encyclopédie* ou *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* de Diderot et d'Alembert, «*certainement laissé là par le colonialisme*». Il le parcourt des yeux, fasciné par les images et les dessins faits à la main dont regorge le vieil ouvrage. C'est la première fois qu'il voit des dessins. Une illumination quasi mystique pour le jeune garçon de 6 ans, qui lui fait dire de nombreuses années plus tard : «*Je n'ai pas choisi l'art, c'est l'art qui m'a choisi*». Dès lors, le dessinateur en herbe se met à reproduire non pas pour lui mais toujours pour les autres, représentant déjà

Courtesy de l'artiste



Mappemonde,
2014, métal.
Entre Ø 200 cm
et Ø 55 cm.



Marc Douagne

Histoire de l'art, 2015, pierre noire sur papier, fil de fer barbelé à doubles lames, 260 x 186 x 30 cm. Collection de l'artiste.



Contre de l'artiste - Photo : Marc Douagne

Cri, 2013, ivoire, 138 x 104 x 60 cm.

«Jalousies»

«Jalousies», dernière exposition d'Adel Abdessemed, en collaboration avec Jean Nouvel, est actuellement visible au musée de Vence, dans les Alpes-Maritimes, jusqu'au 17 janvier 2016. L'idée lui est soufflée par l'architecte Jean Nouvel, alors qu'ils se promènent dans la région entre les musées Picasso, Cézanne, Matisse, très appréciés par l'artiste. «*Jalousies*» est un clin d'œil à la géométrie, au dit, au non-dit, au permis, au pas permis. Cela va au-delà d'une simple exposition, il y aura des œuvres que je n'ai encore jamais montrées en France, avec mes thèmes de prédilection comme le cri, et

mes matériaux habituels, dont une barque et du fil barbelé, toujours à base de dessins, de vidéos et d'installations... Mais pas de répétition par rapport à mes anciennes expositions, je n'aime pas la répétition». «Jalousies», au pluriel, évoque une ouverture particulière à l'architecture méditerranéenne, qui a toujours su dédoubler ses fonctions, à la fois très techniques et immensément symboliques. Les jalousies sont une création millénaire à double fonction pratique, comme les persiennes du côté septentrional du bassin méditerranéen ou les moucharabiehs du côté oriental de cette mer qui fut le berceau de notre culture.

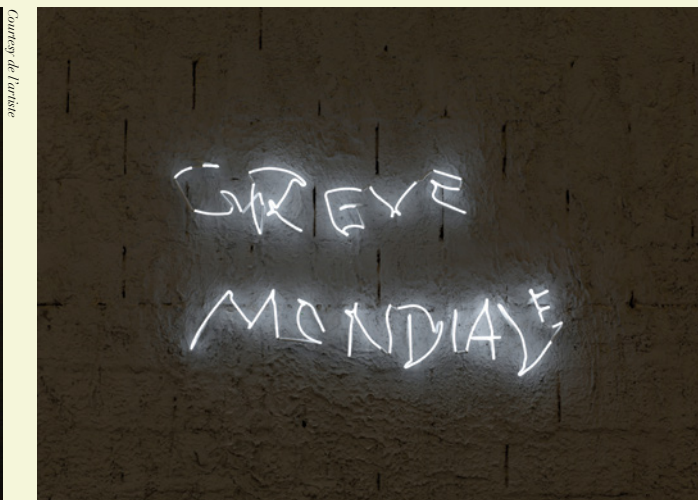
un monde parfois cruel. «*Je dessinais ce qu'il y avait autour de moi, comme l'aigle en train de déplumer sa proie. Cela me fascinait. Ma mère cuisinait du couscous et en distribuait à tous les enfants dans la rue. Moi, je faisais la même chose avec mes dessins, je les offrais aux autres enfants*».

Un art de la rage

Lorsqu'il évoque ses débuts et son parcours dans cette profession idiopathique, Adel Abdessemed préfère citer Rimbaud. «*C'est le bateau ivre !*», ponctuant l'expression d'un généreux éclat de rire et ajoutant, tel le marin heureux dans la galère, «*et on avance... on avance...*». Cette petite embarcation branlante de la vie l'a transporté sur les rivages de l'école des Beaux-Arts de Batna et d'Alger de 1987 à 1994, avant les Beaux-Arts de Lyon où il se forme. Les expositions s'enchaînent : Paris, New York, Berlin... Rapidement repéré par de grands mécènes, dont François Pinault qui collectionne ses œuvres, l'artiste refuse de se laisser enfermer dans un courant. «*Il y a de la rage en moi, il y a donc de la rage dans mon art. Mon travail est autobiographique. Il est l'expression de l'inévitable qui me traverse et me touche. Il est, je crois, humaniste. Il n'a aucun autre but que celui de transformer celui qui le regarde. Transformer ! C'est un mot que j'aime beaucoup*». Adel Abdessemed est parvenu à ses



Exit, 1996-2009, Néon jaune, 8 éléments, 24 x 35 cm env.



Grève mondiale, 2011, Néon blanc, 65 x 118 cm.

fins, notamment lors de cette inoubliable exposition «Je suis innocent», en 2012, au centre Georges-Pompidou, au cours de laquelle les réactions détonnent. En phase avec l'actualité violente du monde, doublée de références à l'histoire de l'art, l'efficacité de ses créations, installations, sculptures, peintures, dessins, vidéos, est redoutable ! On y trouve, entre autres, un impressionnant bas-relief aux 500 loups empaillés, dont les dimensions reprennent celles démesurées de Guernica, 3 voitures calcinées réalisées après les émeutes des banlieues parisiennes de 2005 (*Practice Zero Tolerance*), ou un *boat people* chargé de sacs-poubelle (*Hope*).

«C'est moi, Mère Courage»

La force d'Adel Abdessemed ? Inventer des expressions plastiques à la fois intensément provocantes, simples à appréhender et vivement explicites. Il suscite le malaise avec les images de ce monde terrifiant qui nous entoure, même s'il réfute le terme de «violence» pour caractériser son travail : «Entre 2 joueurs d'échec par exemple, il y a une vraie violence ! La violence est pour moi une forme de poésie, la plus douce qui soit, elle ouvre parfois des portes

Grandes expos

2015 : «Who's afraid of the big bad wolf ?» est présentée au Grand Palais, à Paris.

56^{ème} Biennale de Venise «All the World's Futures».

2014 : «Solo» à la galerie Yvon Lambert.

2013 : «L'âge d'or» au Mathaf, Arab Museum of Modern Art de Doha.

2012 : «Je suis innocent» au centre Georges-Pompidou de Paris.

2011-2012 : «Décor» au musée Unterlinden à Colmar.

Sur un coup de tête

Le soir du 9 juillet 2006, le légendaire joueur de football de l'équipe de France, Zinédine Zidane, donne un coup de boule dans la poitrine de Marco Materazzi, un de ses adversaires italiens du soir, en finale de la Coupe du monde, devant plus de 2 milliards de téléspectateurs. Au cours de cet épisode dramatique, Zidane écope d'un carton rouge, rentre aux vestiaires en traversant la pelouse du stade de Berlin, la tête basse. Face à son écran, Adel fait partie des observateurs médusés par ce qu'il est en train de voir : «J'ai reçu ce coup de tête, moi aussi, à travers l'écran. J'étais KO. J'ai vécu cette scène comme quelque chose d'archaïque, 2 lutteurs qui s'affrontent. Il m'est immédiatement venu en tête l'image du tableau de Masaccio, Adam et Ève chassés du Paradis». En 2011, Adel sculpte alors une statue de bronze qu'il appelle *Coup de tête* inspiré par ce geste.

Il confie : «Zidane et Materazzi viennent de la rue. Moi aussi. C'était pour moi comme une ode, non pas à la victoire, mais à la défaite». Exposée devant Beaubourg lors de la l'exposition «Je suis innocent», la sculpture monumentale choque. Elle crée rapidement la polémique et une véritable levée de boucliers de la part de tous les «proches» de la star du football français. Malgré la demande officielle du joueur de la retirer, la justice française tranche en faveur de l'artiste. Mais en 2013, au Qatar, où elle est installée par The Qatar Museum Authority sur la corniche de Doha, la sculpture de bronze est retirée après une campagne dénonçant une idolâtrie interdite par l'Islam, et remplacée par un verset coranique. «Vous comprenez pourquoi je dénonce cet Islam-là», se désole Adel, toujours avec la rage au ventre.



Courtesy de l'artiste

Solitude, 2014, Projection vidéo HD, couleur, sonore, 1 min 45 s (en boucle), Musique de Jean-Jacques Lemêtre.



Courtesy de l'artiste - Doit Gallery

Pigeon naturalisé, os de chameau, corne de buffle, 19 x 31 x 26 cm.

que l'on ne soupçonne pas. En revanche, l'agressivité me répugne !». Pour lui, chaque œuvre est une remise en question, et pose plus de questions qu'elle n'apporte de réponses. «Je peux être mégalo comme Picasso et parfois intelligent comme Marcel Duchamp, mais, s'il vous plaît, il ne faut pas me rendre plus intelligent que je ne le suis. Je ne suis pas un idéologue». Pas idéologue, d'accord, mais Adel Abdessemed ne cache guère le but politique de ses créations. Son combat ? Une lutte farouche contre l'intégrisme et le fanatisme religieux, et particulièrement cet «Islam qui viole et incendie». En 2014, il sculpte avec l'un de ses matériaux de prédilection des lames de cutter, une scène d'égorgeement en écho aux agissements criminels du groupe d'islamistes radicaux Daesh en Syrie et en Irak. «Issu de la culture musulmane, je ne suis ni musulman ni religieux. Je ne peux pas épouser l'Islam car elle interdit la représentation d'images. Cela ne m'empêche pas de vivre en parfaite harmonie avec mes frères musulmans qui vivent leur foi positivement. Un artiste doit absolument se promener là où il y a de la spiritualité, sinon, je ne crois pas qu'il soit réellement un artiste. Mais mon ascèse, c'est la philosophie, l'art, le développement. Je combat tout ce qui se rapproche du fanatisme ou de l'intégrisme. En somme, je lutte contre la guerre. Il faudrait m'appeler Mère Courage, conclut-il avec bonhomie à cette réponse militante. Tiens, c'est vrai, c'est moi, Mère Courage !».

THIBAUT GIRARDET